

## **Groupe d'écriture Paris-Bis** **Année 2021-2022**

Notre groupe d'écriture Paris-Bis a repris au cours de cette année un cours normal. Nous nous sommes comme avant la pandémie réunies chaque mois de l'année scolaire pour proposer un texte à nos collègues. Voici quelques uns de nos écrits. Le thème choisit pour l'année 2021-2022 était « Conflits » pris au sens large (dans le cadre familial, amical, professionnel...).

Monique. *Salle gosse !* p. 1

Annie. *A chacun sa guerre.* p. 2

Alice. *Le voisin.* p. 5

Muriel. *Conflit féminin entre deux générations* p. 7

Marie-Thérèse. *La résilience ou l'après-DASS* p. 8

### ***Salle gosse !***

« Après tout ce que j'ai fait pour toi, ma fille ! Tu iras te confesser, toi qui es fidèle chrétienne en chantant la messe chaque dimanche ! Ne connais-tu pas le commandement de l'Eglise : « Tu honoreras ton père et ta mère » ? Je suis muette face à la colère de mon père en souffrance.

Lycéenne de troisième, j'avais à peine quinze ans, ce jour-là, je suis sortie du lycée Jacques Amyot en début d'après-midi pour me rendre à la gare de Melun, prendre le train pendant cinq minutes jusqu'à Cesson, afin de retrouver mon vélo pour rentrer chez moi où m'attendait Maman. Je marchais sur l'Avenue Thiers, accompagnée par Joëlle tenant sa bicyclette à la main. Le père de Joëlle était directeur de CET (Centre d'Enseignement Technique à la Rochette, bourgade de la banlieue melunaise en Seine et Marne). Pour rejoindre la gare, Joëlle et moi, devons passer devant le marchand de charbon Thion où travaillait mon père. Après avoir terminé son repas pris à la gamelle préparée chaque soir par maman, il avait l'habitude de se détendre en roulant puis en fumant sa cigarette assis sur le banc du trottoir jouxtant la « charbonnerie ».

Alors, j'ai aperçu mon père, sur le banc... « Zut ! je ne veux pas le voir ! » me suis-je dit, complètement sidérée. Si j'avais pu faire demi-tour ou changer de trottoir Il m'était totalement impossible de présenter « ce monsieur tout noir avec sa casquette sur la tête » comme mon Papa.

« Papa, tu as semblé heureux de me voir, tu m'as souri, tu as prononcé quelques mots. Ma camarade de classe m'a dit : « Qui c'est ? Qu'est-ce qu'il dit ? » Je ne réponds rien ni à mon amie, ni à mon père. J'ai poursuivi ma route sans me retourner !

Quelle humiliation je t'ai fait subir en refusant de te reconnaître, en voulant te fuir même ! Le soir à la maison, tu as crié ta douleur. « Tu aurais pu me saluer ! Espèce de petite Sainte-Nitouche ! Pour qui te prends-tu ? N'oublie pas : je suis ton père ! Rappelle-toi que tu manges ton pain blanc aujourd'hui, et demain tu mangeras ton pain noir. » Je suis terrorisée par tes cris, il est vrai que tu cries ta douleur, je te donne raison ; je me sens si malheureuse de t'avoir renié. Oui, tu n'es pas directeur d'école comme le père de mon amie. Tu n'es pas proviseur comme le père d'une fille de ma classe. Tu es seulement mon père et je t'aime !

A toi Papa.

J'avais sept ans, tu te souviens, comme j'étais fière de te donner la main, à Melun, le jour de l'inauguration du pont sur la Seine, pont reconstruit après le conflit de la seconde guerre mondiale. Comme je t'admirais mon papa et me sentais en sécurité quand tu m'accompagnais en balade à bicyclette. Je ne sais pas pourquoi, Maman n'aimait pas le vélo ! sans doute cela lui rappelait-elle l'exode de juin mille-neuf-cent-quarante ; elle était partie avec sa bicyclette noire « à l'ancienne » tandis que sa fille de onze ans, et son fils de neuf ans étaient installés sur un tombereau du fermier Pichard. De Vert-Saint-Denis en Seine et Marne jusqu'à Malesherbes dans le Loiret.

Tu as vécu ma naissance comme une nouvelle vie après quatre ans de captivité comme prisonnier de guerre au Stalag VIIA, en Bavière. Ma grande sœur, mon aînée de seize ans, a tricoté des brassières et des robes pour me vêtir. Toi tu as gagné ton argent chez le marchand de charbon et tu passais tes « loisirs » dans ton « jardin », je veux dire celui du propriétaire de notre logement locatif. Grâce à toi, nous nous sommes nourris à la mode « Bio » dans les années 50, avec les œufs des poules, les lapins et les steaks préparés par nos voisins bouchers du rez-de-chaussée. Je n'oublie pas non plus, la rhubarbe pour les tartes trop filandreuses à mon goût !

A toi mon Père, de la part de ta petite Monique qui s'est comportée en sale gosse ! Quelle ingratitude ! Pourrais-tu me pardonner ? Si je te demandais pardon ! moi ta petite fille de 77 ans en 2022.

Monique

## ***A chacun sa guerre.***

Préambule

La guerre d'indépendance de l'Algérie a éclaté le 1er novembre 1954 avec la Toussaint rouge, une série d'attentats commis par le Front de libération nationale (FLN) qui souhaite émanciper le pays de la présence française. Elle s'est achevée en 1962 après la signature des Accords d'Evian reconnaissant l'indépendance du territoire le 5 juillet 1962. Elle présente un lourd bilan et les méthodes employées par les deux camps restent très controversées. Elle a provoqué la mort de 250 000 Algériens, 26 000 militaires français, plus de 10 000 morts civils d'origine européenne sans compter les nombreux blessés. Elle a entraîné des conséquences politiques en France, entraîné le retour du général de Gaulle au pouvoir, la chute de la Quatrième République puis la naissance de la Cinquième République.

A mon père

Papa tu étais gardien de la paix, une de ces hirondelles à bicyclette dont la grande pèlerine noire volait au vent comme des ailes d'oiseau. Tu ne portais pas le képi comme les agents de la circulation mais la casquette. Tu veillais sur la tranquillité des rues et des habitants de Lyon. Tu avais passé le concours d'entrée dans la police à la fin de la guerre pour éviter le STO (Service du travail obligatoire). Ta femme t'avait aidé à acquérir les compétences nécessaires en grammaire et en orthographe. Tu avais réussi et tu menais depuis, au hasard de journées découpées en trois-huit, une vie professionnelle tranquille dans la capitale des Gaules.

1954, l'insurrection algérienne, ta vie, notre vie est bouleversée. Lyon et ses banlieues industrielles attirent depuis des lustres de la main d'œuvre étrangère dont de nombreux Algériens. Cet afflux de travailleurs a provoqué une crise du logement et la création de ghettos où s'affrontent désormais les factions indépendantistes ennemies. Le FLN (Front de libération nationale) et le MNA (Mouvement national algérien) se défient quotidiennement dans des actes de violence meurtrière. Depuis quelques semaines tu prends ton service en civil pour passer inaperçu -ou presque puisque tu te déplaces sur ta bicyclette d'hirondelle. Par précaution, tu laisses ton revolver dans l'armurerie du poste de police pour éviter le risque d'une agression pour te le voler. Ton pars plus tôt, tu reviens plus tard.

J'ai sept ans au début de la pacification, le pouvoir refuse d'appeler la situation guerre. René a quatorze ans et maman pense déjà à son futur appel sous les drapeaux !

La ville électrisée par la peur vit au jour le jour. Je m'étonne de te voir partir et revenir du travail sans ton uniforme, de voir pleurer ma copine Fatima à cause du couvre-feu imposé à sa famille. Je ne comprends pas pourquoi les informations radios ont une telle importance. Maman exhale l'inquiétude, toi tu transpires la sérénité. Est-ce une façade ? Qu'importe, cela me rassure !

Après les premiers attentats, chacun de tes retards devient source d'angoisse surtout si tu es de garde à la Doua, ce centre d'hébergement à l'organisation paramilitaire installé dans d'anciennes casernes où les partisans du MNA et du FLN rivalisent pour accroître leur emprise respective. Maman bascule alors dans un état proche de l'hystérie avec cris, commentaires violents, réactions incontrôlées puis larmes lorsque, enfin, ta clef tourne dans la serrure. Toi tu sembles imperturbable... Fataliste ou simplement pragmatique ?

Les mois, les années passent, la situation perdure. René a vingt ans le 22 avril 1960, il est incorporé le 1er mai à Tarbes dans un régiment de hussards parachutistes. Deux mois plus tard, il est expédié en Algérie. Il combattra dans les montagnes de Kabylie, dans les Aurès et séjournera quelques semaines à Colomb Béchar, la base des essais nucléaires français. Le conflit franco-algérien s'est invité à l'ONU et une résolution est votée en faveur de l'indépendance conformément au texte fondateur de l'organisation.

Notre foyer, désormais doublement concerné, survit dans la tourmente au gré des nouvelles d'Algérie et des troubles lyonnais. Maman en alerte permanente guette le facteur dans l'attente des lettres de René ou de tes retours. À la vue des gendarmes, oiseaux de mauvaise augure apportant aux familles les dépêches fatales, elle se liquéfie et ne se reprend que lorsque les représentants de la maréchaussée disparaissent de sa vue pour porter leurs terribles nouvelles ailleurs... J'ai l'impression de ne plus exister à ses yeux. Tu ne parviens plus toi-même à la reconforter.

Les hurlements des sirènes, timbre aigu des pompiers, son plus mat de la police, déchirent la ville à toute heure du jour et de la nuit. Notre maisonnée vit au rythme des informations que la censure a souvent rectifiées. Maman attend une nouvelle (l'annonce d'une trêve, de la fin des combats) qui ne vient jamais... Tu as, comme tes collègues, subi un changement professionnel brutal. De gardien de la paix, tu es devenu surveillant d'une prison à ciel ouvert où les communautés entretiennent une guerre qui refuse de dire son nom.

J'ai maintenant quatorze ans, l'âge de l'éveil au monde. Je m'informe, je lis Camus, j'admire Beauvoir, sans doute l'influence d'un prof de français. Je deviens partisane de l'auto-détermination des peuples à disposer d'eux mêmes et en conséquence de l'indépendance de l'Algérie. Tu es gaulliste, le De Gaulle de Londres... Dans nos discussions, l'agressivité

de ma jeunesse a la chance de s'affronter a ta sagesse. A mes propos véhéments tu ré-ponds, fidèle à tes idées mais toujours avec objectivité et pédagogie. Tu m'apprend à ré-fléchir, à raisonner, à dialoguer, à respecter mais aussi à assumer. Tu m'as prévenue : « si tu te fais interpellé dans une manifestation tu ne bénéficieras d'aucun trai-tement de faveur. Débrouilles toi pour courir vite ! » Tu me prends au sérieux, je me sens devenue adulte à tes yeux.

René a obtenu en juillet 1961, une permission exceptionnelle de six jours pour venir se marier. Un an de combats dans le djebel algérien l'ont transformé. Nerveux, tressaillant au moindre bruit, il reste silencieux de longs moments, les yeux perdus dans un ailleurs insai-sissable. Ou alors, il s'épanche dans une étrange logorrhée mêlant pêle-mêle les vio-lences des deux camps, l'attitude des pieds noirs, le comportement des grands proprié-taires terriens, le dénuement des Arabes, la cruauté des fellagas, les ordres stupides des officiers français, les actions de l'OAS... Puis aussi brusquement qu'il a commencé, il se tait, hagard, comme si toutes les horreurs du monde défilaient devant ses yeux. Tu écoutes, parfois tu poses une main sur son épaule comme pour lui donner du courage, lui infuser ta sagesse, lui dire ton amour. Tu sais déjà que tu ne peux pas soulager son tour-ment.

Six jours y compris les délais de route, à peine arrivé déjà reparti ! Nous ses proches sommes sous le choc, sa femme a l'impression de s'être unie à un inconnu, maman n'a pas retrouvé son fils affectueux et de dépit, elle devient raciste « qu'ils s'entretuent tous entre eux pourvu que mon fils reviennent vivant... » Je suis confortée dans mes idées en faveur de l'indépendance. Toi, derrière un sourire triste, tu tentes de reconforter les uns, d'apaiser les autres...

18 mars 1962, signature des accords d'Evian, l'Algérie acquiert son indépendance. Ma-man laisse éclater sa joie, elle croit en un retour immédiat de son fils chéri. Tu tempères, tu expliques, tu n'est pas compris.

Nous vivons des mois difficiles, nos discussions se terminent souvent en disputes avec maman qui ne supporte pas mes positions « communistes » en faveur de l'Algérie algé-rienne. Heureusement tu es là pour tempérer les choses.

René n'est revenu en France que le 13 juillet avec les derniers contingents militaires fran-çais, après le départ des Français pour la métropole. A son retour, tu l'accueilles avec bonheur mais tu laisses transparaître de l'inquiétude. Tu lui proposes une balade entre hommes... mais René se refuse à parler de sa vie militaire et te dit qu'il veut ne plus pen-ser qu'à l'avenir.

En réalité la guerre ne s'achèvera jamais pour lui. Certes les nuits de cauchemars, de cris, de réveils moites diminueront avec le temps mais il noiera alors ses fantômes dans l'alcool et la fumée du tabac. Il mourra à soixante cinq ans sans avoir jamais parlé de sa guerre.

Annie

### **Le voisin**

Le Voisin est de retour, enfin. Il était parti se confiner avec son compagnon dans sa mai-son du Causse, au grand air, loin des virus, loin de la réclusion parisienne, loin des me-naces grondantes. Ils venaient tous deux à peine d'emménager dans l'immeuble, au terme d'un chantier monumental. Parois abattues, déplacées, remontées, salle de bain et cuisine interverties, une chambre recomposée, des étagères sur toute la profondeur des murs mi-

toyens de mon studio. Trois mois de cauchemar, de perceuse, de scieuse, visseuse, décapeuse, ponceuse, dans le plâtre, le béton, les poutrelles métalliques, le plafond, le parquet, le mobilier, dès huit heures le matin chaque jour, et même parfois le weekend. Le tout sous la vigilance attentive d'une architecte patentée. J'avais prévenu, j'avais supplié : l'immeuble est très sonore, surtout profitez du chantier pour faire isoler votre appartement ! Le Voisin n'a voulu aucun retard. Chaque livre rangé résonne désormais en cognant la paroi de mon studio.

Je les avais pourtant trouvés plutôt sympas, je me réjouissais même de leur arrivée, espérant un regain de jeunesse, une bouffée d'air libéral. Le Voisin a une allure sportive, il se déplace sans bruit comme se mouvant sur un coussin d'air, il arbore un sourire engageant, salue volontiers ceux qu'il croise. Il est très méticuleux aussi, il aime l'ordre et la propreté, il aime que les choses soient bien rangées, carrées, régulières. Il prend les cotes de chaque installation et veille à ce que le panneau d'affichage qu'il a choisi pour le bien commun – sur la recommandation du conseil syndical dont je suis membre - soit correctement positionné dans le sas, 10 cm à droite, 10 cm à gauche, dans l'alignement du digicode défilant et le champ de vision de chaque résident. Il en détient la clé, il veille depuis à la conformité des affichages qu'il juge nécessaire au bien commun. Finis les *flyers* brouillons appelant aux activités solidaires du quartier ou de l'immeuble. Fini le réceptacle des bouchons à recycler en faveur des handicapés, ça fait désordre. Le Voisin aime par-dessus tout le silence, surtout au-dessus de chez lui. Aussi rend-il de fréquentes visites aux locataires du troisième. Il veille aussi à l'usage parcimonieux des parties communes, la cage d'escalier - à l'acoustique d'une cathédrale - et par-dessus tout du toit terrasse commun, surtout quand il y est.

L'immeuble dispose d'un espace magique de plus de cent mètres carrés en plein ciel, quelle chance ! Cette terrasse livre tout Paris en un panorama imprenable tout en haut de la Butte. En se retournant, le Sacré-Cœur émerge d'un rideau d'arbres et s'offre comme sur un plateau aux regards émerveillés, ils plongent aussi sur les arènes de Montmartre en contre bas, ou filent sur les toits de zinc qui s'enchaînent sur la Butte. Chaque visiteur est ébloui. Ce toit terrasse a été la bouée de sauvetage des résidents contraints par le confinement, un radeau salutaire dans le désastre ambiant, une oasis de paix pour les rescapés de cette horrible pandémie. Nous nous y sommes retrouvés chaque jour deux mois durant, abasourdis écrasés ? de silence, de grand air purifié, d'un ensoleillement exceptionnel, de calme, de convivialité. Chacun à ses occupations, l'un à ses cours, l'autre à ses séances de yoga dès l'aube, ou à son télé travail, à ses lectures dans un hamac, d'autres le soir après une dure journée de chantier ou leurs missions dans les arcanes de l'Hôtel de Ville. Les anniversaires y ont été fêtés avec bougies et gâteau au chocolat, les apéros ont fleuri parmi les jardinières gorgées de soleil, les brins de muguet du 1<sup>er</sup> mai ont même poussé au pied de chaque porte palière, chacun s'est soucié de la santé des autres, a proposé ses services, déjoué l'infamie. Une liste de diffusion interne a huilé les échanges, soudé les solidarités. C'est ensemble que chaque soir à huit heures les terrasses et les fenêtres de la Butte ont agité les mains, applaudi à tout rompre l'exploit des personnels soignants mais aussi des plus humbles de nos travailleurs de l'ombre.

L'atelier d'écriture « spécial confinement » que j'ai animé en visioconférences chaque dimanche a resserré les liens. Le compagnon du Voisin y a pris part, en esthète et artiste, il a pris aussi un plaisir évident à un art dont il ignorait l'exercice en tant que scientifique. Tous deux avaient été portés sur la liste de diffusion interne de notre neuve complicité. Le Voisin suit depuis de près nos débats et nos petits soucis, il tient à s'en mêler, soucieux de mettre son grain de sel dans chacun de nos échanges. Il ne connaît pourtant encore personne, à part moi, il n'a pas eu le temps. Il se veut le mec sympa qui comprend, qui s'intéresse à tout, sur qui on peut compter, même à huit cents kilomètres de là. D'un ton bon-

homme, affable et entendu il s'incruste. Proposons-nous un apéro un soir sur la terrasse qu'il se fend d'un conseil : *Take care !!!* Il est tellement sympa, presque paternel, comme supervisant une troupe d'enfants tapageurs, frondeurs et insouciant. Il aimerait tant qu'on l'aime !

Bien après l'extinction des feux de la pandémie le Voisin joue les prolongations dans son Causse d'adoption. Il y enchaîne l'été et même l'automne, trop inquiet par les menaces qui grondent encore. Le Voisin est chef de service dans une grosse boîte d'assurance, il y a même des responsabilités syndicales, il est tellement social ! il reste en télé travail. Il aura séjourné dans l'immeuble à peine trois mois, il continue de s'incruster dans nos échanges et les responsabilités nouvelles du Conseil syndical.

Soudain il s'est trouvé radié de notre liste de diffusion. Enfin seuls aux postes de commande de cette arche de Noé.

Le Voisin a repris ses quartiers parisiens. Il reprend aussi possession des lieux, surtout de la terrasse, il y mène son chat chaque jour. Il y convie aussi ses amis à manger, c'est un tel plaisir ! Il n'aime pas qu'une autre table s'installe à proximité de la sienne, il tient à garder ses distances, c'est salubre, c'est sanitaire. Le Voisin n'aime pas être surpris par l'intrusion étrangère. Il n'aime pas que fusent la musique, les rires, que passent des plateaux d'apéro, que s'animent les conversations. Il s'inquiète de trouver la porte ouverte : qui dispose de la clé ? qui prête sa clé à qui ? Qui est propriétaire ? Qui locataire ? Qui a le droit d'user de cet espace ? Il faut y mettre bon ordre. Nous ne nous étions pas posé toutes ces questions, j'avais ouvert à tous, j'étais seule copropriétaire présente dans l'immeuble.

Le Voisin profitera de l'été pour ériger un « règlement intérieur » imposé à tous. Le dit-règlement est affiché dans le panneau d'affichage, seul document qu'il héberge, il est placardé aussi sur la porte d'accès à la terrasse. On devra désormais prévenir à l'avance de tout projet de repas et des invitations. On devra utiliser le seul mobilier conforme à cet usage, barbecue interdit, enceintes musicales interdites, fêtes interdites, équipement électrique interdit. Distances obligatoires. Pas plus de quinze présents simultanés dans les cent mètres carrés dont nous disposons.

Le Voisin est seul désormais à utiliser la terrasse commune. Il y mène chaque jour son chat, privé de l'immensité du Causse. La porte jusque-là ouverte à tous reste close sur le ciel condamné. La porte de mon studio boude et claque d'une colère inextinguible. Nos portes palières mitoyennes n'échangent plus aucun salut.

Le jour où le Voisin a proposé d'autoriser une photographe de presse sur la terrasse à l'occasion d'un tournage d'une grosse boîte de prod américaine. Là j'ai laissé éclater ma colère : je n'accepterai aucun visiteur sur la terrasse tant que nous n'en aurons pas réintégré l'usage collectif ! Et j'ai vidé mon sac. Le Voisin a ravalé son sourire, il s'est décomposé. Il ne m'adresse plus la parole. Moi non plus.

Alice

### ***Conflit féminin entre deux générations.***

Je suis de passage dans ma famille sur la Côte d'Azur pendant une escale à Nice et me confronte à un conflit familial. Mon frère en vacances sur la côte m'avait prévenu qu'il y

avait une rumeur sur ma fille. On me demande de choisir mon camp, pourtant je sais que je ne saurai jamais la vérité.

Cette histoire a surgit pendant des vacances de ma fille chez son grand père lors d'un repas chez ma Marraine que j'aime tant. Pendant mon enfance, ma marraine, sans enfant et disponible quand ma mère ne l'était pas, m'a beaucoup gâtée et aidée.

Je les écoute tous chacun leur tour séparément puisque les deux protagonistes de ce conflit ne se parlent plus.

Marraine exige que ma fille de 13 ans lui avoue qu'elle lui a volé ses bijoux fantaisie. Elle insiste pour qu'elle lui demande pardon.

Ma fille jure qu'elle n'a rien pris qu'elle ne reconnaîtra jamais avoir volé ces bijoux et ne demandera pas pardon et ne veut plus voir ma marraine qui est devenue folle.

Mon père ajoute que tout cela n'a aucun sens et aucune importance, qu'il faut passer à autre chose.

Ma petite cousine dit la même chose à sa mère ma Marraine, la cousine de ma mère élevée avec elle .

Mais Marraine s'accroche à sa vérité et me demande d'intervenir et de convaincre ma fille d'avouer.

Je me souviens de quelques petits larcins de ma fille de 4/6 ans. Le premier celui d'une poupée molle très vieille, soi-disant oubliée au parc par une petite fille et récupérée par elle et la jeune fille au pair, un autre sur des crayons vite d'abord restitués à la papeterie puis achetés par moi en sa présence.

Je crois pourtant ma fille innocente de ce vol de bijoux car je n'ai rien retrouvé dans ses affaires et qu'elle n'a jamais pris les miens.

Lors d'un repas à deux, je dis à Marraine que je ne peux que soutenir ma fille et croire qu'elle n'a rien pris car je n'ai rien trouvé chez mon père. Elle me répond qu'elle a pris peur et les a certainement jetés.

Je lui en veux de ne pas avoir un comportement plus raisonnable et de donner autant d'importance à la disparition de ses bijoux sans valeur. Je découvre que je vais me détacher d'elle. De plus, je pense que la source du conflit vient d'un autre problème.

Notre fille, magnifique toute bronzée devient une jeune fille ravissante. Avec ses vêtements colorés d'été, elle attire le regard de tous quand ma marraine de noir vêtu entre dans l'âge redouté par elle de la sortie du jeu de séduction qui était sa raison d'être. Cette dernière me rapporte avoir été humiliée récemment lors d'un repas par mon père veuf depuis de nombreuses années parce qu'il se vante d'avoir du succès auprès des femmes de quarante ans de moins que lui et il a eu des mots très durs sur les femmes de son âge à elle.

Vit elle comme une trahison personnelle, les histoires d'amour de mon père? Je pense qu'elle doit avoir peur que son mari la quitte pour une femme plus jeune.

L'absence de ma mère morte depuis 11ans, l'arrivée de ma fille dans l'âge de la séduction, l'étape de la vieillesse d'une génération hantée par la peur d'un avenir inquiétant, déstabilise ma famille. C'est certainement le tabou et le cœur et la source profonde de ce conflit.

La vie est bien faite et mon métier facilite l'évitement des réunions familiales. Il sera facile à ma fille qui commencera bientôt ses études supérieures de se sortir de toute cette histoire.

Quelques années plus tard je retourne seule voir ma Marraine. Elle est déjà entrée dans l'âge des pertes cognitives importantes mais me reconnaît. Il me reste de la compassion pour cette femme qui m'a été si favorable dans mon enfance et à l'arrêt de mes études su-

périeures. Une tendresse évanescence est encore soutenue par la chance de l'amour qu'elle m'a donné. Le mien se reportera désormais sur sa fille, ma petite cousine aussi lucide que moi.

Ce conflit marque l'entrée dans l'adolescence de notre fille qui ne sera pas facile à vivre.

Il ne me reste de ce conflit qu'une grande tristesse liée à notre commune médiocrité humaine.

Muriel

### **La résilience ou l'après-DASS**

Au début de l'année 1976, Mlle R. la directrice de la DASS du quatorzième arrondissement à laquelle j'avais été confiée par le juge des enfants, suite à l'atmosphère délétère de mon milieu familial, me convoqua et me fit comprendre que, certes, écoper de parents ineptes et disposer de l'Etat pour seul soutien était bien triste mais je devais garder à l'esprit que l'allocation mensuelle de subsistance qui m'était toujours versée malgré mes vingt-trois ans ne saurait se prolonger ad vitam aeternam. La DASS m'avait entretenue jusque-là dans la mesure où j'étais en poursuite d'études post bac – cas rarissime, nous n'étions que deux à bénéficier de cette dérogation dans le quatorzième - mais je devais vraiment prendre conscience qu'un jour ou l'autre je devrais subvenir moi-même à mes propres besoins.

D'ailleurs était-il vraiment nécessaire, me reprocha-t-elle, de cumuler toutes ces Unités de Valeur ? Pas moins de cinquante dans les matières les plus variées mais toujours pas, au bout de cinq ans, de licence clairement constituée ? Et pourtant l'on m'avait fait confiance ajouta-t-elle elle, mieux, même, l'on m'admirait au sein de l'équipe d'avoir survécu au naufrage familial en m'arrimant à la culture que je semblais avoir élu, dans un contexte si inhabituel, souveraine antidote au malheur. N'avait-il cependant pas été totalement irréaliste d'établir une liste de quatorze (!) formations intéressantes « à suivre absolument » au sortir du bac ? Et courir toutes les universités comme on court le guilledou ? Lettres et philosophie à Paris IV, japonais, cinéma à Paris III, arabe à Paris VIII, égyptien hiéroglyphique à l'Institut Catholique, études indiennes et sanscrit au Collège de France, excusez du peu ! De qui se moquait-on ? Quel mirage absurde poursuivais-je ainsi ? Quelle dispersion inutile ! « Qui trop embrasse mal étreint », etc...

Je maugréai : toujours cette obsession d'adulte, décidément, travailler, trimer pour enrichir les patrons. Anarchiste j'étais résolument depuis ma classe de seconde, anarchiste je resterais ! Je n'avais pas demandé à naître dans mon milieu prolétarien d'origine, que je sache ! Les fils à papa, eux, n'avaient pas besoin de travailler pour financer leurs études, l'impératif d'égalité inscrit dans la Constitution exigeait qu'il en aille de même pour tous, c'était bien le moins !

Et puis en voilà une idée réactionnaire ! Le « Travail, famille, patrie », refaisait son apparition, ma parole ! Mille excuses mais « patrie, pater », tout ça c'est de la même sauce, je ne suis pas concernée, quand on n'a pas de père, il n'est pas question de servir la moindre patrie ! Même topo pour le travail, quant à la « famille » un peu de pudeur, de grâce !

Mlle R. baissa modestement la tête. Mon seul crime est d'être née, continuai-je, démontée, c'est à ceux qui m'ont laissée vivre de prendre leurs responsabilités !

Moi, ma vocation était autre, détachée du vulgaire : étudier, écrire, lire, peindre, méditer...

Cet entretien, cependant, me fit réfléchir. La directrice de la DASS n'était pas seule concernée. J'étais devenue au fil des années, aux yeux de beaucoup, et j'en ressentais parfois une certaine honte, celle qui refuse de travailler. Les objurgations, amicales ou non, étaient constantes : avec un tel bagage universitaire, comment se fait-il que tu ne trouves pas d'emploi ? Et cependant il était difficile à ces dispensateurs de bonne conduite



de me considérer comme véritablement paresseuse car je faisais preuve de l'énergie la plus intense dès qu'il s'agissait d'une occupation librement choisie.

Finalement, début septembre mille neuf cent soixante-seize, la DASS m'avertit qu'un ingénieur compromis avait été trouvé pour mettre fin à ce conflit récurrent, véritable blocage existentiel : je ne dépendrais plus de ses services sur le plan financier mais je pourrais tout de même poursuivre en parallèle mes études bien-aimées et apparemment seules garantes de mon équilibre car, à sa simple demande, et sans, donc, que j'aie eu besoin de présenter au préalable ma candidature, le ministère de l'Education Nationale acceptait de me recruter dès cette nouvelle rentrée scolaire en tant que surveillante d'externat.

Hélas, mon conflit intérieur s'avéra bel et bien rédhibitoire. Dès mon premier jour dans un collège parisien du dix-septième arrondissement pourtant jugé par tous « bien fréquenté », ce travail léger mais sous contrainte me fit horreur. Il ne représentait à mes yeux qu'aliénation et déchéance. Imagine-t-on Socrate fonctionnaire ? Je me devais de refuser toutes ces activités ancillaires pour, en adepte de Montaigne, me consacrer uniquement à moi-même, gagnant à tout moment mon cabinet.

Je tins tout de même trois ans. Et puis l'horreur et l'ignominie ressenties furent les plus fortes : vingt-huit heures par semaine « hors de moi », de ma véritable identité, des enjeux qui m'importaient le plus au monde, c'était trop. Il en allait de ma survie psychique.

En septembre mille neuf cent soixante-dix-neuf, à la nouvelle rentrée, je démissionnai, abandonnant bêtement tous mes droits à chômage mais aussi tous mes « oripeaux mensongers de vaine représentation » (C'est ainsi que j'avais rebaptisé ce que les chefs d'établissement m'affirmaient être les « clefs du métier », à savoir la piteuse nécessité de savoir s'imposer face aux élèves !) Je me retrouvais dorénavant pleinement libre et bien déterminée à opposer à l'avenir à toute tentative de « récupération » par une quelconque institution une résistance forcenée.

Qu'allais-je devenir, seule, dans Paris, comment payer un loyer ? J'établis une liste que j'intitulai « Liste de survie » J'avais, depuis longtemps, appris à me restreindre. La seule infortune était que désormais, en dépit de mon attrait pour les langues et civilisations étrangères, je ne devais plus songer à voyager. Pour le reste je disposerais de ma bourse, je me nourrirais sur les marchés, je déjeunerais au restaurant universitaire, d'abondantes bibliothèques me prêteraient, comme à l'accoutumée, leurs passionnants ouvrages, quantité de musées étaient gratuits et les galeries d'art contribueraient gracieusement à éteindre ma soif de beauté... La vie rêvée, par-delà les aléas... Donc pas de quoi s'alarmer, me dis-je. D'ailleurs, au fur et à mesure de ma réflexion, une multitude de « bons plans » se fit jour : je ne visiterais pas la Chine mais il y avait le quartier chinois ! Barbès et Château Rouge seraient mon petit Maghreb. L'art et la littérature n'étaient-ils pas les plus merveilleux compagnons de route ?

Allons, me dis-je, en reprenant courage, il n'y a, de toute façon, pas à tergiverser car ma santé mentale est à ce prix.

C'est ainsi qu'à l'aube de mes vingt-six ans une vie toute neuve, désargentée mais ô combien précieuse à mes yeux, s'annonçait.

Marie-Thérèse